complétement peint, le pied de la femme du premier plan un peu long, le bras de la jeune fille de profil étiré, et, en outre, quelques aigreurs dans le poupon, l'œuvre sera-t-elle moins digne de louanges? Point. Dans un trésor, parce qu'il s'est glissé des pièces légèrement rognées, ou d'un aloi douteux, pour cela le trésor n'en est pas moins trésor. Ne soyons donc pas exigeants plus qu'il ne convient, et disons que si les meilleurs tableaux des meilleurs maîtres étaient examinés à la loupe, il ne serait pas impossible d'y relever plus d'une incorrection grave. Jugeons les choses d'un point de vue plus haut. L'artiste s'est-il offert un programme dépassant ses moyens? Assurément non. L'a-t-il rempli en donnant une égale satisfaction aux intérêts de son originalité et aux lois de l'art? Eh! mon Dieu, n'en demandons pas davantage; toute la question est là.

En terminant, je dirai que M. Jules Breton a eu l'heureuse chance de voir tous ses efforts, au fur et à mesure qu'il a appelé le public à les juger, non-seulement applaudis par la foule, mais encore récompensés officiellement. Médaillé de troisième classe au Salon de 1855, de deuxième en 1857, de première après l'Exposition de 1859, il a été décoré en 1861. Enfin, à l'occasion de l'Exposition universelle, il vient d'être promu au grade d'officier dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

OLIVIER MERSON.

CLASSE 7. — LA RELIURE. — Dessin de M. Desroches-Valnay.

VII

Matériel des Arts libéraux.

LA RELIURE. — CLASSE 7.

La reliure peut compter parmi les arts les plus charmants et les plus difficiles. Elle a de plus, pour nous, le mérite d'être un art véritablement français. Je ne parle pas du moyen âge; on n'a que des notions incertaines sur la reliure à cette époque. On sait seulement que dans les couvents les moines relieurs étaient aussi estimés que les moines copistes. Un de ces moines, le frère Herman, suivit même en Angleterre Guillaume le Conquérant et devint évêque de Salisbury sans rien perdre de sa réputation d'artiste habile à revêtir les manuscrits de velours, d'or, de soie et d'argent. On parle aussi d'un certain almanach sur velin que possédait le chef de la dynastie des Capétiens et qui était relié en peau de serpent lamée d'argent. On prétend que c'est à Mathias Corvin, roi de Hongrie et bibliophile passionné, qu'on doit l'application du maroquin à la reliure. Mais dès le seizième siècle, les relieurs français ont une réputation universelle. On leur envoie de tous les points de l'Europe les livres précieux et on les confie à leur talent renommé.

On était déjà arrivé à une remarquable perfection. La reliure a, comme l'imprimerie, ce caractère particulier que ses chefs-d'œuvre se trouvent surtout à son berceau. Elle a dès l'origine ses Estienne et ses Elzevirs, quelquefois, bien rarement, dans les ventes publiques on voit passer un volume de la bibliothèque de Grolier, trésorier de François Ier. Quelle exécution élégante et solide! quel goût délicieux dans les ornements? Quel cachet, en un mot, d'œuvre personnelle et complète! On ne connaît pas le nom de l'artiste qui exécutait ces reliures l'opour pulent bibliophile, mais c'était à coup sûr un maître consommé dans sa profession. Et les livres du président de Thou encore si recherchés pour la belle conservation de leurs reliures! Il ne leur avait pas consacré moins de vingt mille écus, c'est-à-dire quatre à cinq cent mille francs d'aujourd'hui. Le dix-huitième siècle n'a pas fait mieux et pourtant, ce beau dix-huitième siècle, quelles illustrations ne compte-t-il pas dans l'art charmant dont nous nous occupons? Le Gascon, Desemble, Derôme, Bauzonnet, Bozerian, Pasdeloup, noms qui font tressaillir les vrais amateurs et auxquels il n'est que juste de joindre ceux de Capé, Niedrée, Simier, Thouvenin, Keller, Despierre, Hardy, Duru, etc. Retrouver un de ces volumes exquis, c'est retrouver un bijou de Benvenuto Cellini; est-il en effet bijou plus fin, par exemple, qu'un elzevir de 130 à 140 millimètres, bien serré par Bauzonnet ou par Simier dans une reliure de maroquin citron avec filets, doublé de maroquin blanc également avec filets, la tranche dorée, tel que j'en tiens un dans ma main? On comprend à quel point un livre bien relié peut être une œuvre d'art, former un tout complet, harmonieux et donner à la vue et au toucher la sensation d'une chose parfaite en soi, dont toutes les parties sont dans les meilleurs rapports de convenance.

Mais pour que la jouissance soit complète, il faut être connaisseur, et les connaisseurs sont rares en matière de reliure, je ne parle pas de l'appréciation des ornements et des couleurs, mais bien de celle des éléments essentiels d'une bonne reliure. Si cette connaissance était plus répandue, on ne verrait pas tant de manœuvres déshonorer cette aimable profession et livrer des volumes informes, gauches, disgracieux, mal cousus, mal endossés, n'ayant pas plus de solidité que d'élégance. C'est la confection appliquée à la reliure comme elle l'a été aux vêtements. On sait, dans ce dernier ordre de produits, de quelles choses étranges elle s'est mise à emmaillotter le bon peuple français. Eh bien, le peuple innombrable des livres n'est pas mieux traité. Il est vrai que peu des livres de pacotille qu'on nous fabrique maintenant avec leur papier plâtré, leurs caractères grotesques, leur justification telle quelle, méritent d'être convenablement habillés.

LA RUE DES PAYS-BAS. — Dessin de M. Vermier.

Une reliure bien conditionnée doit être à la fois solide, légère et élégante, le volume doit s'ouvrir facilement et rester ouvert sur la table à n'importe quelle page, la couverture et les feuilles doivent former un tout bien uni. Le dos doit se briser facilement sans conserver les traces de la brisure, le tranchefile doit être d'une régularité absolue, les marges extérieures doivent être le moins possible rognées. Les amateurs considèrent cette question de la marge comme une des plus importantes avec celle de la couture. On ne la résout d'une façon satisfaisante que quand les cartons sont rognés d'équerre avant d'être appliqués.

Toutes ces qualités ont l'air d'être bien élémentaires. Leur réunion est pourtant très-rare, et telle reliure brillante, avec dentelles, fers, filets compliqués, ornements découpés, ne vaudra pas pour le connaisseur la reliure toute simple où l'ensemble de ces principes a été minutieusement et savamment appliqué.

Ce dernier genre de reliure, la reliure vraiment utile, courante, pratique, ne fait pas très-bonne figure à l'Exposition. Je n'ai vu

une exécution hors ligne que chez Mame, les reliures ordinaires de cette maison sont aussi solides qu'élégantes et d'un bon marché étonnant. En lui décernant le grand prix d'honneur de sa classe, je suis persuadé que le jury a pris en considération cette spécialité parmi les nombreuses industries qui animent la grande usine de Tours. On pourrait examiner ces volumes à la loupe pour y trouver quelque-chose à reprendre. Le mérite d'une profession — on ne saurait trop le répéter en présence de certaines exhibitions phénoménales — n'est pas dans le coûteux enfantement d'un produit exceptionnel, fait uniquement pour la montre et le tire-l'œil, il est dans la combinaison de l'exécution la plus parfaite et de son application possible et économique à l'usage le plus étendu. Or, les reliures de la maison Mame résolvent complétement le problème. Elles unissent la perfection professionnelle au bon marché. Voilà de la vraie et grande industrie. La maison Mame expose d'ailleurs de très-beaux spécimens de reliures de luxe appliqués à ses grands livres : la *Touraine*, les *Jardins*, la *Bible*, le *La Bruyère*, etc.

Avec les autres relieurs qui ont exposé dans la classe 7, on revient aux reliures artistiques, réservées aux riches bibliothèques d'amateurs. M. Cottin, l'héritier de Simier, a dans ce genre, une très-belle exposition qui lui a valu une grande médaille. Je signalerai l'exemplaire de la *Vie de César* donné par l'Empereur à la bibliothèque du Corps législatif : c'est très-riche, mais un peu surchargé.

La foule s'arrête surtout devant la vitrine de Gruel-Engelman. Elle s'extasie devant un livre de mariage sur vélin suspendu, comme le diamant le Sancy est suspendu dans la section de la bijouterie, et dont la reliure Catherine de Médicis est cotée douze mille francs. A côté est le livre de chasse du comte d'Osmont, recouvert en bois fouillé et sculpté avec beaucoup d'art. N'oublions pas un livre d'heures appartenant au comte de Vogué avec ornements en acier d'un très-bon goût et d'un bel effet.

L'exposition de M. Engel est très-mêlée. J'ai remarqué un livre (*Botanique à ma fille*) dont les dorures sont d'une invention et d'une délicatesse remarquables; mais à côté il y a des livres surchargés, bariolés, comme cet exemplaire de l'*Amour et Psyché* qu'un véritable amateur n'admettra jamais dans sa bibliothèque. Il serait injuste d'oublier quelques volumes dont les dos, dorés à la presse, sont bien exécutés.

M. Cayley-Hirou a eu une médaille. Je ne m'arrêterai pas à ses imitations de parchemin, qui sont très-bonnes, mais je dirai que la médaille serait pleinement méritée rien que par cet exemplaire in-18 du *Renard* de Gœthe, un volume en veau fauve vraiment exquis, un fin joyau d'un goût charmant et sobre.

M. Lenègre a un magnifique in-folio (*Iconographie du palais de Fontainebleau*), de beaux classiques reliés avec élégance et solidité et des albums très-riches.

Le volume : *Vie des Saints*, exposé par M. Parisot, n'est pas dépourvu de mérite. Il est rouge et vert avec gardes en soie et tranches ciselées. Mais je préfère ses bréviaires, qu'il établit à 8 fr. 50 c. et à 12 fr. et qui sont très-jolis et très-avantageux.

En somme, la reliure n'est pas en progrès, nos artistes imitent les types de leurs prédécesseurs sans leur donner de cachet particulier. On peut s'en assurer en voyant les volumes exposés dans la *Galerie de l'histoire du travail*. Le dix-huitième siècle donnait à ses mignons chefs-d'œuvre des types particuliers, une tournure spéciale et nouvelle. A quoi reconnaîtra-t-on les reliures du dix-neuvième siècle?

L. Asseline.

VIII

La rue des Pays-Bas.

Je ne connais rien de plus agréable que de laisser une fois de côté les harnais du journalisme et de faire à travers les merveilles du Champ de Mars une véritable promenade de flâneur et de touriste. Depuis cinq mois, en effet, nous avons dû, chroniqueurs et critiques, ne voir dans l'Exposition qu'un immense sujet d'études; nous avons dû, faisant abnégation complète de nos propres penchants, de nos sentiments, repoussant les attractions de tout genre qui nous entouraient, négligeant les plus séduisants spectacles, ne voir que les produits dont le public attendait un compte rendu, une analyse, un éloge ou un blâme. Jusqu'à ce jour, nos visites à l'Exposition n'ont eu d'autre but que de satisfaire la curiosité, de fixer les souvenirs de ce maître redouté qui s'appelle tout le monde.

Et voici qu'un ukase de notre rédacteur en chef nous rend toute liberté! Aux termes de cet acte, que je ne saurais trop applaudir, nous n'avons qu'à nous promener en prenant pour direction un des rayons de cette vaste ellipse que forme le Palais du Champ de Mars. Nous notons en passant les curiosités, les objets dignes d'attention, et, sans avoir à formuler d'opinion bien positive, nous devons nous borner à laisser entrevoir nos impressions.

En hôtesse généreuse et courtoise, la Commission impériale a fermé les yeux sur une petite usurpation de nom et de titre qu'avait prévue le Législateur de 1858, et qui consiste à substituer au titre modeste de royaume de Hollande, celui-ci beaucoup plus pompeux, mais tout à fait inexact, de royaume des Pays-Bas. Sous le bénéfice de cette indulgence, la commission hollandaise a donc pu inscrire sur toutes ses vitrines : « Pays-Bas. » Je ne veux pas être plus sévère que la Commission impériale, et je termine cette petite guerre en entrant dans la rue des Pays-Bas.

Tout d'abord, je laisse à ma droite une salle fort intéressante, et dans laquelle le rédacteur chargé de rendre compte de l'histoire du travail, ne peut m'empêcher de jeter un coup d'œil. C'est tout ce qu'il m'en faut, au reste, pour voir de ravissantes sculptures sur bois et sur pierre, des meubles, des bijoux en or, en argent, en cuivre, en acier, des armes travaillées avec cette patience qui est une moitié du génie, avec ce goût qui leur conserve une si grande valeur, — quoi encore? un modèle de galère à 34 rameurs, de belles tapisseries racontant l'affranchissement des Provinces-Unies et la fuite de l'escadre espagnole devant la flotte hollandaise.

Je vous les signale en toute hâte, et je me hâte de rentrer dans mon domaine. Ici je peux vous montrer encore de remarquables vases en cuivre ciselé, appartenant à la *Galerie de l'histoire du travail*, mais que leur propriétaire, M. Vanden Brock, a exposés dans des vitrines spéciales. Les oiseaux, les fleurs, le feuillage, exécutés avec une grande habileté, attirent et retiennent le regard.

Quelques pas encore, et nous voici en pleine exposition. A droite, les Pays-Bas, à gauche, l'Algérie. Malgré mon désir de vous parler de cette belle contrée, de cette riche colonie, qui n'a peut-être pas encore donné raison à toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir, mais qui, chaque jour, s'attache plus intimement à la France par les sacrifices qu'elle lui coûte, par les services qu'elle lui rend, malgré le côté pittoresque et séduisant de son exposition, je dois laisser le champ libre à une plume plus expérimentée que la mienne, à celle de notre collaborateur le docteur Warnier, auquel vingt ans de séjour en Algérie ont donné une autorité incontestable.

Je me bornerai donc à regarder, sans vous en parler, les riches produits agricoles, forestiers, industriels de notre colonie, ses chênes-lièges, ses lauriers-roses, ses oliviers, ses céréales, ses tissus, et je continuerai mon voyage à travers les Pays-Bas.

Après l'exposition de M. Vanden Brock, la commission hollandaise a réuni dans une vitrine les produits les plus curieux de ses possessions d'outre-mer, et principalement de Java et de Batavia. Opposée à l'exposition algérienne, cette exhibition ne manque pas d'intérêt. — Les armes qui se distinguent, comme chez tous les peuples primitifs, par un luxe que les peuples civilisés appliquent à des objets d'un usage plus journalier, sont remarquables par le fini des ornements, et la valeur des matières employées, l'ivoire, les métaux précieux, etc. — Dans la même vitrine, de très-beaux échantillons de café et de thé présentent aux amateurs les noms chéris de Pecco, de Souchon, de Kempocy, etc.

Cette revue moitié rétrospective, moitié moderne de l'industrie et de l'agriculture javanaises, nous conduit jusqu'à la salle consacrée aux arts libéraux. J'indique en passant la porte du local réservé au commissariat général des Pays-Bas. Après les photographies de M. Verveer, photographe de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Pays-Bas, photographies fort belles, et qui ont obtenu une médaille de bronze, et auxquelles je ne reprocherai que de donner des portraits de personnages du seizième siècle *d'après nature*, ce qui est raide, comme on dit au Gymnase, je m'arrêterai devant l'exposition d'orfévrerie de M. Meyer, orfévre des Majestés déjà nommées. Je signalerai, entre autres pièces réussies, une paire de candélabres à sept branches, d'une grande légèreté, et une coupe ciselée « dans ses moments de loisir » par un ouvrier de la même maison, M. Becht, qui a fait preuve de goût et d'habileté. J'aime assez que cet ouvrier qui n'est pas « chef de métier » ait trouvé une place distincte dans la vitrine de son patron, et ait eu ainsi l'occasion de montrer quelle était sa part dans les très-remarquables œuvres exposées par M. Meyer.

Aimez-vous les instruments de cuivre, en musique? M. van Osch en expose une série, capable d'effrayer les fervents de Mozart et de Gluck. Les barytons, les contraltos, les trompettes, les cornets, les basses, entourent de leurs pavillons menaçants un énorme instrument plusieurs fois enroulé sur lui-même, et qui a toutes les allures d'un boa-constrictor. Je préfère la vitrine voisine où les Indes orientales, c'est-à-dire Padang, Palembano, Makassor, Aruba, une île qui longe la côte de Vénézuela et fournit des bois précieux, ont réuni ces mille objets en bois sculptés, en ivoire, en métal ciselé, ces étoffes d'une finesse et d'un éclat singuliers, que la vieille Europe regarde avec étonnement, avec admiration même, mais sans parvenir à les imiter.

Ces tissus brodés me servent de transition aux épaisses broderies d'or et de soie, que M. Stoltzemberg applique sur les chasubles et les étoles, qui lui ont valu une médaille d'argent. J'ai peine à comprendre, cependant, que tant d'or, de soie, de pierreries, soit nécessaire pour honorer le Dieu qui a voulu naître dans une étable. Mais, ceci est une impression personnelle, mieux que cela, une opinion, dont il est inutile que je vous fasse part.

Je voudrais bien vous offrir, comme compensation, la vitrine voisine, où le Bureau topographique du ministère de la guerre de la Haye (Hollande et Pays-Bas) a réuni d'assez nombreux spécimens de canons, de caissons, de plans, de routes stratégiques, de cartes, etc. Outre que je n'aime pas beaucoup cet appareil belliqueux, chez un peuple qui devrait être plus modeste, je ne trouve rien de bien intéressant dans une découverte dont les Pays-Bas semblent se faire une gloire. C'est l'application de l'eau-forte à la gravure sur pierre. Ce nouveau genre de gravure a pour but d'*imiter la photographie*. — Imiter la photographie! C'est comme si nous inventions un procédé pour imiter la peinture anglaise!

M. Van Kempen expose dans une vitrine voisine de très-beaux échantillons d'orfévrerie d'argent, obtenus par un nouveau procédé électro-chimique, qui lui a valu une médaille de bronze.

Je laisse de côté un pavillon algérien qui occupe le milieu de la galerie et autour duquel les légères plumes de flamant, d'autruche, etc., attirent toujours une foule très-sympathique. Le pavillon est surmonté d'une magnifique autruche empaillée que le propriétaire consent à donner pour la bagatelle de 550 francs.

J'arrive enfin à ce que l'on nomme l'industrie de Tilbourg, c'est-à-dire aux laines cardées et tissées. C'est à Tilbourg que sont situées les principales usines hollandaises, qui fabriquent les draps, les flanelles, les feutres qui entrent depuis quelques années en France, un peu sous tous les pavillons mais surtout sous celui du bon marché. Les principaux chefs d'ateliers se sont réunis pour exposer dans une même vitrine les produits de leurs manufactures. Une étiquette, portant le nom du fabricant, suffit à déterminer la part de chacun dans cette exposition collective. A moins d'un examen très-attentif, il serait difficile d'établir des différences sérieuses entre les produits de ces diverses maisons. Mais, au risque de blesser le sentiment patriotique de nos manufacturiers, je dois avouer que les tissus hollandais, parfaitement égaux aux nôtres en qualité, l'emportent sur ceux-ci au point de vue du prix. Je citerai des flanelles d'une grande finesse, souples et fortes à la fois, d'une très-belle couleur écarlate, qui se vendent 2 fr. 45 c., le mètre. La flanelle croisée blanche se vend de 2 fr. 90 c. à 3 fr. 40 c.

Je ne passerai pas devant le troisième pavillon algérien, sans saluer le drapeau de la République d'Andorre. C'est à peu près tout ce qu'expose ce pays légendaire. Mais cet étendard tricolore, que n'a pas *mutilé* la victoire, et qui couvre de ses plis des hommes laborieux, libres, heureux, vaut bien, selon moi, les tapis et les riches étoffes de la Perse ou de la Turquie. Le drapeau d'un peuple libre! je ne connais pas beaucoup de nations qui puissent en arborer au Champ de Mars!

La Hollande a une réputation parfaitement justifiée pour la filature du lin et du chanvre. Parmi les principaux exposants, je citerai MM. Stork et Cie, d'Hengelo, qui exposent de très-belles cotonnades, et qui ont obtenu une médaille d'argent. Je ne ferai aux exposants de cette classe qu'un reproche, c'est de ne pas imiter leurs collègues de la classe 30, de ne pas mettre sur leurs produits les prix de vente. Il ne suffit pas, en industrie, de bien faire. La perfection des outils a, depuis plusieurs années, résolu ce problème : Il faut produire à bon marché. Ici se montre la véritable supériorité du fabricant. Car c'est par le choix des procédés les plus économiques, par l'achat des matières premières, par l'ensemble des opérations qui constituent la fabrication qu'il arrive à produire une étoffe égale en qualité à celles de ses concurrents, mais d'un prix inférieur. Je constate la beauté des cotonnades de MM. Stork et Cie, mais je ne sais si cette supériorité ne s'acquiert pas au détriment du bon marché.

Mais j'entends l'affreux tintamarre des dix-mille machines qui, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, initient les visiteurs aux secrets de nos usines. Le chapeau n'a plus de mystères, la fabrication du bouton de métal tombe dans le domaine public, et le premier venu vous expliquera comment se compose, se tire et se cliche l'article que vous venez de lire. Mais je ne peux m'attarder dans ce domaine réservé à M. Victor Meunier. Je le traverse à la hâte, vous signalant, en passant, une très-belle chaire en fonte exposée par M. Enthoven de la Haye, et je gagne le promenoir où je trouve le buffet hollandais qui me prouvera, pour quelques centimes, que le bitter et le curaçao sont les meilleures liqueurs de Hollande et des Pays-Bas.

Victor Cosse.

IX

Le Jardin central vu de l'intérieur du Palais.

Nous avons donné ou nous donnerons successivement les différents aspects tant du Palais que du Parc, afin que nos lecteurs puissent recomposer tout le monument du Champ de Mars dès qu'il aura disparu.

Lorsqu'on pénètre dans le Palais et qu'on arrive à la latitude de la galerie des Beaux-Arts, on a devant soi la vue du Jardin central telle qu'elle est figurée dans notre dessin d'aujourd'hui. Cette vue est prise par la rue d'Alsace, mais on arriverait par toute autre voie rayonnante, que l'aspect serait, à peu de chose près, le même. Comme le Jardin central est très-étroit relativement à sa longueur, il n'y a que les voies diamétrales du grand et du petit axe qui s'ouvrent directement sur le pavillon des monnaies, qui forme le milieu exact du Jardin central. Par toutes les autres voies rayonnantes, on ne découvre en arrivant que l'une ou l'autre moitié du Jardin central, qui sont absolument semblables. Un peuple de statues, dont quelques-unes remarquables — nous vous en parlerons une autre fois — en occupe les bords et l'allée médiane. Des rosiers sont plantés entre les socles. Une double guirlande de fleurs en plate-bande forme ceinture. Un jet d'eau jaillit au milieu du double massif.